

RICHARD FLANAGAN

La route étroite
vers le nord lointain

roman traduit de l'anglais (Australie)
par France Camus-Pichon

ACTES SUD

Au prisonnier san byaku san jū go (335).

Mère, ils écrivent des poèmes.

PAUL CELAN

*Une abeille s'envole,
titubante,
de la pivoine.*

BASHŌ

Pourquoi, au commencement des choses, y a-t-il toujours de la lumière ? Dans les premiers souvenirs de Dorrigo Evans, le soleil inonde la salle paroissiale où il est assis avec sa mère et sa grand-mère. Une salle paroissiale en bois. Une lumière aveuglante, et lui, allant et venant d'un pas mal assuré, pénétrant dans cette transcendance accueillante et en sortant pour retrouver les bras des deux femmes. Des femmes qui l'adoraient. Comme s'il avançait dans la mer et retournait vers la plage. Indéfiniment.

Dieu te bénisse, dit sa mère, le serrant dans ses bras avant de le laisser repartir. Dieu te bénisse, mon garçon.

C'était en 1915 ou en 1916. Il devait avoir un an ou deux. Les ombres apparurent plus tard, celle d'un avant-bras qui se dressait, de sa forme noire qui surgissait dans le halo gras d'une lampe à pétrole. Sur une chaise de la petite cuisine sombre des Evans, Jackie Maguire pleurait. Personne ne pleurait à l'époque, sauf les bébés. Jackie Maguire était vieux, quarante ans peut-être, ou plus, et du dos de la main il s'efforçait d'essuyer les larmes sur son visage grêlé. Ou bien était-ce avec ses doigts ?

Seuls ses pleurs restaient gravés dans la mémoire de Dorrigo Evans. Le son de quelque chose qui se brisait. Leur rythme décroissant lui avait rappelé le martèlement sur le sol des pattes arrière d'un lapin pris au piège, seul bruit qu'il connaissait s'en rapprochant. Il avait neuf ans, était entré pour montrer à sa mère une cloque de sang sous l'ongle de son pouce, et ne connaissait rien de comparable ou presque. Il n'avait vu qu'une fois un homme pleurer, spectacle sidérant quand son frère Tom était descendu du train à son retour de la Grande Guerre en France. Il avait jeté

son paquetage sur le ballast brûlant et brusquement éclaté en sanglots.

Regardant son frère, Dorrigo Evans s'était demandé ce qui pouvait faire pleurer un homme. Plus tard, les pleurs devinrent une mode et les émotions un théâtre où les acteurs ne savaient plus qui ils étaient dès qu'ils quittaient la scène. Dorrigo Evans vivrait assez longtemps pour assister à ces changements. Et il se souviendrait de l'époque où les gens avaient honte de pleurer. Peur de la fragilité que trahissaient les larmes. Peur des ennuis qu'elles causaient. Il vivrait assez longtemps pour voir des individus recevoir des félicitations qu'ils ne méritaient pas, simplement parce que la vérité aurait pu froisser leurs sentiments.

Le soir du retour de Tom, on avait brûlé le Kaiser dans un feu de joie. Tom ne disait rien de la guerre, des Allemands, des gaz, des chars et des tranchées dont chacun avait entendu parler. Il ne disait rien du tout. Les sentiments d'un homme ne sont pas toujours à la hauteur de ce qu'est la vie. Parfois ils ne sont pas à la hauteur de grand-chose. Tom s'était borné à contempler les flammes.

Un homme heureux n'a pas de passé, un homme malheureux ne possède rien d'autre. Devenu vieux, Dorrigo Evans ne savait jamais s'il avait lu cette phrase ou l'avait fabriquée lui-même. Fabriquée, malaxée, concassée. Inlassablement. De même que la roche devient gravier puis poussière puis boue et redevient roche, ainsi va le monde, comme disait sa mère quand il réclamait des explications sur l'état des choses. Le monde est ainsi, répondait-elle. Il est ainsi, mon garçon, voilà tout. Alors qu'il tentait de détacher une pierre d'un affleurement rocheux pour construire un fort et continuer ses jeux, une pierre plus grosse lui était tombée sur le pouce, provoquant sous l'ongle une cloque de sang qui l'élançait.

Sa mère le fit prestement asseoir sur la table de la cuisine où la lampe éclairait le mieux et, évitant l'étrange regard de Jackie Maguire, approcha de la lumière le pouce de son fils. Entre deux sanglots Jackie Maguire prononçait quelques mots. Sa femme avait pris le train pour Launceston avec le plus jeune de leurs enfants la semaine précédente et n'était pas revenue.

La mère de Dorrigo saisit son couteau à découper. Le tranchant de la lame était maculé de graisse de mouton. Elle plongea la pointe dans les charbons ardents de la cuisinière. Une volute de fumée s'éleva et diffusa dans la pièce une odeur de mouton grillé. Elle retira le couteau dont la pointe rougeoyante étincelait, couverte de poussière chauffée à blanc, vision à la fois magique et terrifiante pour Dorrigo.

Ne bouge pas, dit sa mère, s'emparant de sa main avec une poigne qui le choqua.

Jackie Maguire racontait qu'il avait pris le train postal pour aller chercher sa femme à Launceston, mais impossible de la retrouver. Sous les yeux de Dorrigo, la pointe rougeoyante entra en contact avec son ongle, et la cuticule que sa mère brûlait pour y percer un trou se mit à fumer. Il entendait Jackie Maguire :

Elle a disparu de la surface de la terre, madame Evans.

La fumée fit place à un petit jet de sang rouge sombre jailli de son pouce, et la douleur de la cloque de sang comme la terreur inspirée par le couteau rougeoyant s'envolèrent.

Allez ouste ! La mère de Dorrigo le poussait pour qu'il descende de la table. Du balai, mon garçon.

Disparue, disait Jackie Maguire.

En ce temps-là le monde était immense et la Tasmanie était encore le monde. Et des nombreux avant-postes reculés et oubliés que comptait l'île, peu étaient plus oubliés et reculés que Cleveland, le hameau d'une quarantaine d'âmes où vivait Dorrigo Evans. Ancien bagne et relais de diligences ayant sombré dans la misère et l'oubli, il n'en restait qu'un embranchement ferroviaire, une poignée de bâtiments délabrés de style géorgien et quelques maisons éparses en bois avec une galerie couverte de part et d'autre de la porte d'entrée, refuge pour les survivants d'un siècle d'exil et de pénurie.

Sur fond de forêts d'eucalyptus aux branches torses et de mimosas qui ondulaient et dansaient au soleil, les étés étaient torrides et difficiles, les hivers simplement difficiles. L'électricité et la radio n'arrivaient pas encore jusque-là en 1920, on aurait aussi bien pu être en 1880 ou en 1850. Des années plus tard Tom, peu porté sur les métaphores mais, pensait alors Dorrigo, sentant peut-être venir la mort et en proie à la terreur qu'elle engendre chez les vieillards – celle que la vie entière ne soit justement qu'une métaphore et que la vérité se trouve ailleurs –, déclara qu'on aurait dit l'interminable automne d'un monde à l'agonie.

Leur père était cheminot et la famille vivait en bordure de la voie, dans une maison en planches des Chemins de fer tasmaniens. Certains étés, quand l'eau venait à manquer, ils allaient remplir leurs seaux dans le réservoir destiné aux locomotives à vapeur. Ils dormaient sous les peaux des opossums qu'ils capturaient, se nourrissaient des lapins qu'ils prenaient dans leurs collets, des

wallabies qu'ils tiraient à la carabine, des pommes de terre qu'ils cultivaient et du pain qu'ils faisaient eux-mêmes. Leur père, qui avait survécu à la dépression de 1890 et vu des hommes mourir de faim dans les rues de Hobart, n'en revenait pas d'habiter ce paradis pour ouvriers. Dans ses moments moins euphoriques il disait pourtant : "On vit comme un chien, on meurt comme un chien."

Dorrigo Evans avait fait la connaissance de Jackie Maguire en passant une partie de ses vacances avec Tom. Pour aller chez son frère, il voyageait de Cleveland au carrefour de la Fingal Valley à l'arrière de la charrette de Joe Pike. Tandis que la vieille jument de trait qui répondait au nom de Gracie trottait gentiment, Dor-rigo, ballotté d'avant en arrière, imaginait qu'il se transformait en l'une de ces branches d'eucalyptus incroyablement sinueuses qui caressaient et balayaient le grand ciel bleu. Il humait l'odeur d'écorce humide et de feuilles desséchées, regardait les groupes de loris à bandeau rouge glousser loin au-dessus de lui. Il se gorgeait du chant des roitelets et des méliphages lancéolés, de l'appel des pitohuis qui claquait comme un coup de fouet, le tout ponctué par le trot régulier de Gracie, le grincement et le cliquetis des harnais, des brancards et des chaînes de la charrette, un univers de sensations qui lui revenait en rêve.

Ils longeaient l'ancienne route de la diligence, dépassaient le relais condamné à la faillite par l'arrivée du chemin de fer, désormais presque en ruine et où vivaient plusieurs familles démunies, dont celle de Jackie Maguire. Tous les deux ou trois jours un nuage de poussière annonçait l'arrivée d'une automobile, et des gosses surgis du relais ou des broussailles poursuivaient ce nuage assourdissant jusqu'à avoir les poumons en feu et les jambes en plomb.

Au carrefour de la Fingal Valley, Dor-rigo Evans se laissait glisser à terre, saluait de la main Joe et Gracie, et entamait à pied le trajet jusqu'à Llewellyn, un village ayant pour signe distinctif d'être encore plus petit que Cleveland. Une fois à Llewellyn, il coupait à travers les paddocks en direction du nord et, se repérant grâce à l'imposante masse enneigée du mont Ben Lomond, il traversait le bush vers les contreforts du vieux Ben, où Tom travaillait deux semaines sur trois comme chasseur d'opossums. En milieu d'après-midi il arrivait chez Tom : une grotte nichée dans une

galerie souterraine au pied d'une ligne de crête. Cette grotte était légèrement plus petite que leur cuisine d'été, et au mieux Tom pouvait tenir debout en courbant la tête. Elle se resserrait comme un œuf à chaque extrémité et la roche en surplomb protégeait l'entrée, ce qui signifiait qu'un feu pouvait y brûler toute la nuit, réchauffant l'intérieur.

Tom, alors âgé d'une vingtaine d'années, demandait parfois à Jackie Maguire de lui donner un coup de main. De sa belle voix, Tom poussait souvent la chansonnette le soir. Ensuite, à la lumière du feu, Dorrigo faisait la lecture de quelques vieux *Bulletins* ou *Smith's Weekly* composant la bibliothèque des deux chasseurs, à l'intention de Jackie Maguire qui ne savait pas lire et de Tom qui prétendait savoir. Ils aimaient surtout quand Dorrigo déclamait le courrier du cœur d'Aunty Rose ou les ballades du bush qu'ils trouvaient "bien tournées", "très bien même". Un peu plus tard, il apprit par cœur à leur intention plusieurs poèmes d'un manuel de son lycée intitulé *Le Parnasse anglais*. "Ulysse" de Tennyson avait leur préférence.

Visage grêlé souriant à la lumière du feu, luisant comme un pudding tout juste démoulé, Jackie Maguire s'exclamait : Ah, ces écrivains d'autrefois ! Ils s'y entendaient pour attacher les mots ensemble, encore plus serré qu'un collet à lapin !

Dorrigo n'avoua jamais à Tom ce qu'il avait vu une semaine avant la disparition de Mme Jackie Maguire : son frère glissant la main sous la jupe de Mme Maguire – une petite femme brune et ardente à l'air exotique – adossée au poulailler derrière l'ancien relais de diligences. Tom enfouissait le visage dans son cou. Dorrigo savait que c'était pour l'embrasser.

Des années durant, il pensa à Mme Jackie Maguire, dont il ne sut jamais comment elle se prénomait, dont la véritable identité était comme la nourriture dont il rêvait chaque jour dans les camps de prisonniers de guerre : à la fois présente et absente, s'insinuant jusque dans son crâne, mais s'évanouissant dès qu'il tendait la main vers elle. Avec le temps, il pensa moins souvent à Mme Maguire ; et enfin elle disparut de ses pensées.

Dorrigo fut le seul de sa famille à décrocher le certificat d'études primaires à l'âge de douze ans et à recevoir une bourse pour entrer à Launceston High School. Il était le plus vieux de sa classe. Le jour de la rentrée, à l'heure du déjeuner, il se retrouva sur ce qu'on appelait le terrain d'en haut, une étendue d'herbe sèche et poussiéreuse, jonchée de feuilles et de fragments d'écorce, bordée à une extrémité d'eucalyptus imposants. Il regarda les grands de quatrième et de troisième – certains avec des favoris et déjà une musculature d'homme – former grossièrement deux lignes d'attaque, jouant des coudes et se déplaçant comme s'ils exécutaient une danse tribale. Alors commença la magie des passes. Un joueur donnait un coup de pied dans le ballon en direction de la ligne adverse. Tous ceux qui la composaient s'élançaient vers le ballon et – s'il atteignait une certaine hauteur – bondissaient dans les airs pour l'attraper. Malgré la violence de la lutte pour marquer, le vainqueur était soudain objet de vénération. À lui la récompense – l'honneur de renvoyer d'un coup de pied le ballon vers la ligne d'en face, où le processus se répétait.

Et il en fut ainsi pendant toute l'heure du déjeuner. Inévitablement, les élèves les plus âgés dominaient, engrangeant le plus de points, renvoyant le plus souvent le ballon. Certains des plus jeunes marquaient et tiraient deux ou trois fois, la plupart une seule fois ou pas du tout.

Dorrigo s'était contenté d'observer durant cette première heure. Un autre élève de sixième lui expliqua qu'il fallait être au minimum en cinquième pour avoir une chance de participer – les grands étaient trop forts, trop rapides ; pour éliminer un adversaire, ils

n'hésitaient pas à lui mettre un coup de coude en pleine tempe, leur poing dans la figure ou leur genou dans les reins. Dorrigo avait remarqué derrière le *pack* la présence d'élèves plus jeunes, en retrait de quelques pas, prêts à récupérer un ballon envoyé trop haut, qui survolerait la mêlée.

Le deuxième jour, il se joignit à eux. Et le troisième jour, il était juste derrière le *pack* quand, par-dessus les épaules des joueurs, il vit le ballon tourner en hauteur avant d'amorcer sa descente vers eux. L'espace d'un instant il s'immobilisa face au soleil et Dorrigo comprit qu'il pouvait l'avoir. Il sentit l'odeur pisseuse des fourmis dans les eucalyptus, les ombres noueuses des branches reculer tandis qu'il se ruait à l'intérieur du *pack*. Le temps se ralentit, il trouva la place nécessaire là où convergeaient à présent les joueurs les plus costauds. Ce ballon tombant du soleil était pour lui, il n'avait qu'à sauter assez haut. Il ne le quittait pas des yeux, mais courir à cette vitesse ne suffirait pas, alors il fit un bond, ses pieds heurtèrent le dos d'un joueur, ses genoux les épaules d'un autre, et il s'éleva dans le rayonnement éblouissant du soleil, au-dessus de tout le monde. Au plus fort de la mêlée, bras tendus, il reçut le ballon et sut qu'il pouvait entamer sa chute, tomber lui aussi du soleil.

Son trophée serré contre lui, il atterrit si brutalement sur le dos qu'il en eut presque le souffle coupé. Entre deux inspirations rauques, il se remit debout et resta là en pleine lumière, tenant ce ballon ovale, se préparant à intégrer le vaste monde.

Tandis qu'il revenait vers eux d'un pas chancelant, les joueurs s'écartèrent avec respect.

Putain, comment tu t'appelles ? demanda un grand.

Dorrigo Evans.

C'était brillant, ton interception, Dorrigo.

L'odeur de l'écorce d'eucalyptus, le bleu agressif du ciel de midi en Tasmanie, si intense qu'il devait cligner des yeux pour éviter d'être aveuglé, la chaleur du soleil sur sa peau lisse, les ombres traquées des autres, l'impression d'être au seuil de quelque chose, d'accéder joyeusement à un autre univers alors que l'ancien demeurait connaissable, palpable, pas encore perdu : de tout cela il avait conscience, comme de la poussière brûlante, des joueurs en sueur, de leurs rires, de la joie étrange et pure d'être avec eux.

Il entendit quelqu'un crier : Tire ! Tire dans ce foutu ballon avant que la cloche sonne et qu'il soit trop tard.

Et en son for intérieur, Dorrigo Evans comprit que depuis le début sa vie le conduisait jusqu'à ce point où il s'était envolé un instant vers le soleil, point dont il s'éloignerait désormais chaque jour davantage. Plus rien n'aurait jamais autant de réalité pour lui. Jamais plus la vie n'aurait autant de sens.